Document généré le 23 avr. 2024 17:35

Séquences
La revue de cinéma

Le cinéma canadien
Trois films... pour rire

Léo Bonneville

Numéro 43, décembre 1965

URI : https://id.erudit.org/iderudit/51786ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bonneville, L. (1965). Le cinéma canadien : trois films... pour rire. *Séquences*, (43), 67–70.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1965

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LE CINÉMA CANADIEN

La Vie heureuse de Léopold Z., de Gilles Carle

Trois films... pour rire

Léo Bonneville

Réjouissons-nous, le cinéma canadien n'est pas mort. Depuis quelque temps, plusieurs oeuvres paraissent sur nos écrans. Et ce n'est pas tout. On nous annonce que nos réalisateurs nous réservent bien des surprises. Jusqu'au gouvernement canadien qui s'en mêle. Plus de 10 millions de dollars vont être investis dans l'industrie cinématographique. (Mais cela, c'est une autre histoire.) Aujourd'hui, allons voir trois films qui nous éloignent du monde ténébreux de *Caïn* et des obsessions de *La Corde au cou* . . .

La Vie heureuse de Léopold Z.

Que c'est triste Montréal au temps des fêtes de Noël! La neige folle qui tombe, la grisaille qui enveloppe la ville, le "gruau" que les souffleuses arrivent à peine à vomir, le lent défilé des voitures dans le quartier des affaires. C'est cela que l'on perçoit dans le premier long métrage de Gilles Carle. C'est un tableau peu réjouissant et une ville peu séduisante. Cependant cela est d'un réalisme incontestable. L'auteur connaît bien la métropole et on ne peut nier qu'il la présente sans la trahir.

Et pourtant, on rit sainement en suivant Léopold Tremblay, déneigeur sous contrat. C'est parce que Gilles Carle sait nous présenter des personnages vrais que nous nous plaisons en leur compagnie. Rien de bien compliqué. Histoire toute simple. Presque du néo-réalisme. En ce 24 décembre, Léopold veut donner un cadeau à sa femme pour la messe de minuit. Il lui faut de l'argent qu'il doit emprunter. Tout cela pendant les heures de travail et à la barbe de son patron qui ne le lâche pas d'une botte. Ajoutons l'arrivée de la cousine Josita, les exigences d'une journée de tempête et on comprend le contentement de Léopold quand, à minuit, il fait son entrée — remarquée — dans la basilique de l'Oratoire Saint-Joseph portant le fameux manteau à son bras . . . Que nous donne ici Gilles Carle? Une étude de moeurs. Par touches successives, nous voyons agir Léopold, modeste employé qui possède sa maison, son camion . . . et qui vit heureux. Pour lui, il n'y a pas de grands problèmes. S'il réussit à accomplir son travail convenablement, à faire plaisir à sa femme et à bien élever son enfant, que lui demander de plus ? A côté de lui, plus astucieux, plus renard, plus méfiant, Théo, le patron. Il a conscience de son importance et à certains moments — en camion — il prend des airs paternels pour "réveiller" Léopold un peu trop conformiste. Evidemment, Léo reste surpris mais pour lui qu'attendre de plus de la vie ? Josita, c'est la petite fille qui s'émerveille devant tout et qui est tout heureuse de revoir la neige, la vraie neige. Elle a bon coeur et fait son métier de chanteuse de cabaret avec application.

On le voit, ces personnages manquent de nuances. L'auteur les a caricaturés sans méchanceté d'ailleurs. Mais à les voir, ils sont bien de chez nous. Nous ne pouvons les renier. Ils existent et c'est déjà un bon point pour leur auteur. La langue qu'ils parlent n'est pas vulgaire. Bien sûr, nous y entendons l'accent du pays. Mais qui s'en étonnera ?

La Vie heureuse de Léopold Z. est-il le chef-d'oeuvre du cinéma canadien que nous attendons depuis longtemps? N'anticipons pas. Le film est agréable et se voit sans ennui. Toutefois, une certaine lourdeur pèse sur l'ensemble. On aurait souhaité un peu plus de légèreté, un peu plus de désinvolture dans l'image. Nous craignons fort que le rire ne fuse qu'à l'occasion des réparties des personnages. De plus, le montage nous glisse de temps à autre des plans qui viennent en un clin d'oeil illustrer ce qui se dit. Cela paraît fort contestable. Autant ces fantaisies étaient acceptables dans un film comme *Percé on the rocks,* autant, ici, elles paraissent d'une gratuité déplacée.

Il reste que le film de Gilles Carle est vraiment une oeuvre cinématographique. C'est peut être le plus beau compliment à lui faire. C'est pourquoi, il faut aller la voir sans hésitation.

Pas de Vacances pour les idoles

Et s'il vous reste du temps, allez voir *Pas de Vacances pour les idoles.* C'est un nouveau Denis Héroux que vous connaîtrez. Nous n'avons pas été tendre pour les deux premiers films de ce jeune réalisateur [1]. *Pas de Vacances pour les idoles* tranche totalement sur les deux brouillons antérieurs. Ici, un scénario conduit les acteurs, les scènes s'organisent selon les besoins de l'histoire, l'improvisation fait place à l'organisation des séquences. Est-ce à dire que l'auteur réussit enfin une grande oeuvre? Denis Héroux serait-il notre Richard Lester? Pas si vite. Il ne fait aucun doute que le film a été fait pour une vedette : Joël Denis. Et il faut dire que l'idole des jeunes s'en tire assez bien avec quelques chansons mais l'histoire plutôt échevelée n'arrive pas à intéresser vraiment les spectateurs. On s'emporte, on s'excite, on s'énerve. Le tout semble conventionnel au possible. Nous croyons plus ou moins (plutôt moins que plus) à cette affaire de contrat et de trafic. Les personnages ne croient pas tellement non plus à ce qu'ils font. Et le film tourne court. Une chiquenaude nous renvoie à la rue. Le film est terminé. Bonsoir. A la prochaine.

On ne peut dire que le film manque de rythme. Au contraire. Denis Héroux connaît les possibilités du cinéma. Il est capable de donner du mouvement à un film. *Pas de Vacances pour les idoles* témoigne d'une certaine jeunesse. On s'amuse. Mais il n'est pas toujours sûr que les spectateurs s'amusent également. C'est que le film manque vraiment d'originalité.

(1) Voir *Séquences,* no 40, page 13.

Il n'y a aucune prétention chez Denis Héroux. Toutefois, nous souhaiterions qu'un scénario mieux bâti, que des acteurs mieux dirigés, qu'un rythme plus soutenu parviennent à créer une oeuvre où la qualité se manifestera vraiment. Nous devons faire confiance à Denis Héroux. Il a terminé ses gammes cinématographiques. S'il veut se donner la peine de "penser" cinéma, il peut nous présenter des films que nous oublierons moins vite . . .

Le Révolutionnaire

En attendant, si nous passions voir *Le Révolutionnaire* de Jean-Pierre Lefebvre. Des jeunes gens, sous un chef intransigeant, s'entraînent à la révolution. Une demoiselle découverte dans les parages devient leur prisonnière. Elle doit disparaître mais c'est l'amour qui apparaît. Un jeune est pris en défaut et condamné à être fusillé. Les balles siflent. Tout le monde finit par être abattu.

Quelle est cette histoire abracadabrante? Sans doute, on l'aurait deviné, nous frôlons ici l'absurde. (C'est la mode.) Mais n'est pas Ionesco ou Dürrenmatt qui veut. Et il ne suffit pas de divaguer sur la poésie, de ralentir le mouvement en faisant descendre la troupe d'une grange, de gratter de la pellicule en introduisant un ballet historique (?) canadien pour constituer une oeuvre originale. Sur le chemin de Godard, les rues sont glissantes. Justement, ce film, qui se veut concerté, est d'une prétention insupportable. Et nous nous croirions retournés dans un collège, il y a cinquante ans, alors qu'on improvisait des séances pour tuer le temps. A part quelques images statiques qui font figure de natures mortes, nous nous fatiguons à voir basculer les plans parce que la caméra est mal assujettie ou encore à regarder des personnages qui se demandent eux-mêmes ce qu'ils font devant la caméra. Nous avons l'impression qu'ils ont beaucoup plus envie de rire que de passer se soulager au cabanon.

Tout cela est d'une banalité incroyable et, à certains moments, d'une trivialité irritante. Evidemment, des scènes interminables dissimulent une philosophie sans doute ésotérique. En réalité, il n'y a pas grand chose à découvrir. Avant de dire quelque chose, il faut savoir ce qu'on veut dire.

Pour annoncer son film, Jean-Pierre Lefebvre se demande : Est-ce une comédie? Est-ce une tragédie? Répondons-lui franchement : une niaiserie. Vite, retournons voir *La Vie heureuse de Léopold Z.*